

jougs. Il y en avait un pour le cultivateur et un pour Petit-Pierre. Petit-Pierre vendait le sien à des laboureurs qui ne pouvaient fournir le bois; et il gagna ainsi, pendant quelques semaines, huit ou dix belles pièces de deux francs. Mais les attelages à mettre au joug n'étaient pas en nombre illimité à Varennes ou aux environs; le bois et les chalands firent bientôt défaut à l'ouvrier: il fallut donc passer à autre chose.

Avec les déchets de sa fabrication de jougs et de sabots, il se mit à confectionner des râeaux. Il en vendit un certain nombre; malheureusement ce n'était pas la saison propice. Trente-trois centimètres de neige (c'est-à-dire à peu près un pied) dans les champs et les prés, ne faisaient pas beaucoup songer aux fenaisons.

Petit-Pierre avait beau dire aux gens: "Mais ce n'est pas quand les foins sont par terre qu'il faut penser à s'approvisionner de râeaux: alors tout le monde en veut, alors ils sont d'un tiers plus chers, alors ils sont pourtant moins bons, alors on n'a pas le choix, alors on les fabrique avec du bois vert, ils sont plus lourds et se fendent au premier coup de soleil..." on le laissait dire, on ne le contredisait pas; on eût même avoué au besoin qu'il avait grandement raison; il n'en resta pas moins avec une douzaine et demie de très-beaux râeaux sans acheteurs, et dut se consoler en disant à son père: "Vous les vendrez à la Saint-Jean, et vous les vendrez bien, allez! Secs et légers comme ils seront, ils ne vous manquera que d'en avoir davantage. Au lieu de cinquante centimes, on vous les payera un franc, et on ne se fera pas prier."

En attendant, cette ressource-là était aussi perdue, et il fallait tenter quelque nouvelle industrie.

Petit-Pierre imagina alors d'utiliser à faire une baratte et des sceaux quelques débris de bois, qui n'avaient pu servir pour des jougs ou des sabots. Il réussit parfaitement encore, et vendit passablement sa baratte et ses sceaux. Mais le pain devenant de plus en plus rare sur la table commune, il ne put rien garder du prix de la vente pour racheter du bois, et son atelier resta fort dépourvu. Ramassant les plus petits morceaux, il put fabriquer quelques écuelles et, avec des morceaux plus petits encore, des cueillers de bois; mais tout cela valait bien peu de chose. Le commerce s'était sensiblement amoindri, comme on voit, et la gêne fort accrue. La matière première de la fabrication, le bois manquait cette fois tout à fait. Il en était de même de tous les petits approvisionnements du ménage.

XL. PETIT-PIERRE VANNIER, CORDIER ET TISSERAND.

D'autres se seraient certainement découragés, mais non Petit-Pierre. Comme il réfléchissait beaucoup, il avait toujours quelque nouvelle idée.

Il avait vu le père de Fontanes fabriquer, avec des osiers ou de jeunes pousses de pin, partagées par moitié dans toute leur longueur, des corbeilles, des paniers, des ficelles pour faire le fromage frais, et une foule d'ustensiles du même genre, fort utiles dans un ménage.

Un beau matin, par une rude et claire gelée, il alla loin, bien loin, au bord des marais, en quête d'osier et de jonc, et put en rapporter le soir à la maison une botte superbe. Il fit aussi provision de menues branches de coudrier; et de la sorte pourvu, dès le lendemain il se mit à essayer de confectionner des paniers. Paniers d'osiers, corbeilles et nattes de jonc, tresses et paillassons de roseau ou de paille, il sut bientôt faire tout cela avec une telle perfection que son père put, pendant quelques jours, lorsqu'il ne faisait pas un temps trop affreux, vendre dans les villages environnants pour douze ou quinze sous (soixante ou soixante-quinze centimes) des produits du jeune vannier.

Mais quand toutes les fermières des environs furent surabon-

damment approvisionnées de cette marchandise, les consommateurs manquèrent aussi, le débit cessa; encore une ressource perdue.

Non, ce ne sont pas les moyens de s'occuper en hiver qui manqueraient, comme on le croit généralement dans les montagnes, c'est le débit de la marchandise, et aussi quelques avances pour acheter les matières premières, ou pour attendre le temps propice aux diverses ventes.

"Il y aura bien quelque autre chose à faire, sans doute. Voyons donc quoi!"

Ainsi parlait Petit-Pierre à sa propre personne. Ayant ensuite trouvé dans les combles une grosse balle de filasse oubliée depuis longtemps, et dont on n'avait pu se servir parce que la filasse était trop grossière pour être filée, il se dit: "Tiens, mais on ferait bien avec cela de la bonne corde; un travail encore qui n'est pas bien malin; des enfants de douze ans font de la corde à la ville, pourquoi n'en ferai-je pas aussi? La corde se vendait bien l'été dernier. Faisons de la corde. Autre bonne occupation pour l'hiver."

Et le lendemain, pas plus tard, il avait organisé lui-même un tourniquet à tordre les bouts, et il fit de la corde à six brins, qui, en vérité, en valait d'autre.

Le père Loubin courut donc de nouveau les villages en vendant de la corde à bon marché, et il n'était pas embarrassé de sa marchandise. Malheureusement on mangeait toujours le fonds avec le produit. La corde vendue, l'argent passait à acheter du pain dès le jour même. On ne renouvelait donc pas les fournitures. Le magasin fut bientôt vide; plus de chanvre, plus de corde, et bientôt plus de pain.

"Que faire maintenant?" se demanda Petit-Pierre.

Cette fois non plus il ne chercha pas trop longtemps; en faisant de la corde, il avait eu soin de trier et de mettre en réserve tout ce qu'il y avait de mieux dans sa filasse. Les femmes du village, en reconnaissance de ce qu'il leur avait donné à bas prix des sabots, des paniers ou des cueillers de bois, aidèrent promptement la mère Loubin à filer tout le chanvre choisi. Un beau jour donc, Petit-Pierre, portant trois grosses torsades de fil sur le dos, alla trouver le tisserand du Vernet et lui demanda la permission de tisser un bout de toile sur son métier.

"Encore une bonne industrie pour l'hiver, disait-il. Partout où il y a des troupeaux, et par conséquent de la laine, on devrait dans les fermes avoir un métier à tisser le drap. Partout où on cultive le chanvre, on devrait avoir un métier à tisser la toile.

—Mais comment t'y prendras-tu, Petit-Pierre? dit le tisserand; tu ne sauras jamais, mon garçon.

—Pourquoi donc ça? fit Petit-Pierre. Je vous ai vu assez souvent travailler, et j'ai assez bien observé pour ne pas beaucoup me tromper."

Et, s'étant mis à l'ouvrage, il tissa assez passablement pour un apprenti novice comme il était; et, aidé un peu, ou du moins conseillé par le tisserand, il mena à bonne fin son gros fil. Il eut ainsi quelques mètres de grosse toile que personne n'aurait dédaignée.

On vendit la moitié de la toile, de l'autre moitié on fit une chemise au père Loubin. Une des trois chemises du père Loubin put passer à Petit-Pierre, une des deux chemises de Petit-Pierre à son second, et ainsi de suite jusqu'à petit Claudet.

(A continuer.)

Ch. Calemard de Lafayette.

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.